

pire, l'opposition napoléonienne moins bruyante, mais non moins active, se réunissait chez Mme Swetchine.

* * *

La grande page de la vie de Juliette Bernard, celle où Juliette devint Mme Récamier, a été écrite à l'Abbaye-aux-Bois. Une petite chambrette a rendu ce pauvre monastère à jamais illustre. Jadis, comme le fait observer Sainte-Beuve, à l'extrémité du faubourg Saint-Jacques, la marquise de Sablé se réfugia du monde dans la retraite. Le monde s'élança à sa poursuite, il rejoignit aussi Mme Récamier. Le plus vieux fut le plus agile et arriva le premier. Mme Récamier calomniée, critiquée avait rencontré la pierre de touche qui devait la révéler : le malheur. Elle le porta avec aisance ; jamais plus humain et plus chrétien fardeau ne fut soutenu plus noblement par les plus jolies épaules de la création. Châteaubriand attiré à l'Abbaye-aux-Bois par la vanité y fut enchaîné par une véritable affection. Tel le Rhône impétueux, sauvage, s'élance du Saint-Gothard vers le Sud ; si, au sortir de Lyon, il rencontre la Saône coquette, gracieuse, il l'épouse, et devenu plus calme, plus grand, plus majestueux à la fois, il se dirige avec elle vers la mer d'azur qui doit les absorber l'un et l'autre.

Châteaubriand vint auprès d'elle se convaincre de cette vérité : "Que si l'amitié est un capital qui s'accumule toujours ; l'amour, au contraire, place à fonds perdus." Son amour pour Mme Récamier fut ce que l'éloquent Lacordaire appelle : "Une convenance immatérielle entre deux âmes ; une ressemblance mystérieuse de l'invisible beauté de l'une et de l'autre." Juliette et René virent la fin approcher avec courage. — "La vieillesse, avait dit Mme Swetchine, est le Samedi-Saint de la vie, veille de la Pâques ou de la résurrection glorieuse."

Châteaubriand est ému quand il parle d'elle ; les cinq lignes qu'on va lire valent mieux que la toile de Gérard, le marbre de Canova, le médaillon de Devéria. — "Je l'ai suivie, la voyageuse, par le sentier qu'elle a foulé à peine. Je la devancerai bien-

tôt dans une autre patrie. En se promenant au milieu de ces Mémoires, dans les détours d'une basilique que je me hâte d'achever, elle y trouvera la chapelle qu'ici je lui ai dédiée ; il lui plaira peut-être de s'y reposer : j'y ai placé son image."

Juliette survécut d'un an à l'homme illustre qui, comme Auguste de Prusse lui avait offert son nom. A la fin de ses jours, cette femme qui avait effeuillé tant de gloires, tant de joies, tant de tristesse, eut plus de cœur, plus de grandeur qu'aux heures de sa jeunesse. Il y a quelque chose de juvénile et d'attendrissant dans l'isolement de cette grande entourée. Ses yeux ne voyaient plus ; mais son âme devenue transparente, fléchissait comme dans un miroir, les jeunes souvenirs et les vieilles amitiés. Au coucher du soleil, elle croyait voir la porte de sa chambre s'entr'ouvrir, et Châteaubriand et Ballanche entraient tour à tour. Elle chantait doucement :

Combien j'ai douce souvenance
Des jours heureux de mon enfance.

Hélas ! la harpe d'or qui l'accompagnait jadis n'était plus là ; elle avait mêlé ses vibrations aux vibrations éternelles. Au Couchant de sa vie Juliette avait repris les habits de l'Aurore. Ses langes allaient s'appeler bientôt le suaire. C'était bien la preuve que la tombe est un berceau, berceau de la beauté, de la jeunesse, des épousailles immortelles.

Prince DE VALERI

Nous accusons réception, avec reconnaissance, d'un nouveau chant patriotique, intitulé : "Le Drapeau Fleurdelise de Carillon," dédié aux Canadiens-français et spécialement à l'Association des Vétérans. Les paroles sont du major François Lapointe :

Le voilà, Canadiens, le drapeau de nos pères,
L'étendard où leur gloire a laissé son rayon
Et qui flottait, au vent, sur leurs têtes guer-

[rières

A Carillon.

La musique est du professeur Alexis Contant. Le seul nom suffit pour en garantir l'harmonie et la beauté. A vendre au prix de 35 cts chez J. G. Yon, éditeur et importateur, 1732, rue Ste-Catherine.

Critique de Théâtre

New-York, novembre 1904.

En attendant qu'elle vienne charmer des auditoires montréalais, Madame Réjane, au Lyric de New-York, remporte de nouveaux triomphes et moissonne à pleines gerbes les lauriers roses du succès. Cette artiste, dont les commencements furent pénibles, car la petite Gabrielle Réju a connu l'âpre montée par où débute souvent ceux qui s'en vont à la conquête de la renommée et de la gloire, a maintenant la satisfaction de se voir idolée du public parisien, qui admire en elle la verve, une excessive mobilité de physionomie et cette souplesse merveilleuse qui lui permet de passer brusquement du rire aux larmes, du comique au pathos. Elle est originale, personnelle, allant à l'extrême effet de fantaisie comique, mais jamais au-delà. Dans le monde des théâtres à Paris, elle est reine parmi trois ou quatre étoiles de seconde grandeur. Et je vous assure que c'est là une situation fort honorable et jalousement convoitée.

Il faut savoir gré à Madame Réjane de s'être entourée d'une troupe d'élite, où les talents de tout premier ordre sont en nombre, et où l'on a la joie exquise d'entendre un acteur puissant et dans sa partie aussi fort que l'est Réjane dans la sienne. J'ai nommé Dumeny dont nous aurons à nous occuper plus spécialement au cours de l'étude que nous ferons ensemble des pièces jouées par la troupe du Lyric, dans la semaine du 14-19 novembre 1904.

La Robe Rouge.

Dans la demi-douzaine de jeunes auteurs à grand succès parmi lesquels figurent Lavedan, Donnay, Capus, Hervieu, George de Porto-Riche, Brieux est venu prendre son rang et a conquis de haute lutte une situation que personne aujourd'hui ne songe à lui contester. Chose étrange, cet homme, qui fait du très beau théâtre, attache aux procédés du genre tout juste l'importance que peut avoir une pomme aux yeux